

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

AVEC ELLE



(Photographie prise hier.)

« Au même instant passait, dans un vacarme joyeux, une voiture illuminée. A l'intérieur, une femme, jeune encore quoique son visage ne reflétait nulle jeunesse, souriait à ses compagnons de plaisir. Elle allait, radieuse, des bouffées d'orgueil lui montant au cœur, meler sa joie, déue à l'ivresse de la fête nocturne. »

« Cette femme, c'était Germaine Berton qui partait réveillonner. »

CAMILLE AYMARD.

(La Liberté).

On nous l'a rendue.

Dès qu'elle eut franchi les portes de Saint-Lazare, son premier mouvement, comme d'instinct, fut vers les compagnons. Tout de suite, elle vint au *Libertaire*. Il était six heures du soir ; dans la petite boutique bondée de coquins, elle fut comme une apparition miraculeuse.

— Bonsoir, mes camarades. Et merci à tous. Me voici revenue parmi vous.

Ils étaient tellement émus et contents qu'ils en restèrent stupéfaits, ne se las- sant pas de la regarder, mais sans sa- voir quoi dire. Ils auraient bien voulu l'embrasser. Mais ils n'osaient pas.

Elle serrera les mains à la ronde, sim-plement ; elle regarda les livres de la nouvelle librairie qu'elle ne connaissait pas encore ; puis elle sortit et alla dîner chez un couple de bons militants, dans un vieux quartier ouvrier de Paris.

Après la mise en page du journal, à 2 heures du matin, par cette nuit de Noël, nous avons été l'y retrouver. Re- tenu par nos occupations professionnelles, nous n'avions pas pu encore la voir libre. Nous l'avons retrouvée dans ce petit logement d'un 5^e étage. Et là, au- tour de la table de cuisine, près du vieux poêle où chauffait le thé, nous avons parlé longuement, longuement, jusqu'au petit jour.

Image doucement symbolique de la fraternité anarchiste. Ah ! Monsieur Camille Aymard, comment avez-vous pu inventer le grotesque mensonge qui vous a permis vous, pour de bon, d'avoir l'argent d'un réveillon fastueux ?... Ah ! Monsieur Léon Daudet, comme vous devriez avoir honte de vos imaginations malsaines sur les « cou- cheries à trois »...

Oui, deux hommes et trois femmes étaient là dans une pauvre pièce, au- tour d'une lampe à pétrole cinq étrées communiant dans l'identique amour des idées, et attendant avec sévérité la fin de cette nuit merveilleuse qui les avait réunis là.

Elle disait : « Me voilà enfin bien avec vous, prête à reprendre la lutte comme vous dans le mouvement anarchiste. »

Quelques jours de repos seulement afin de remettre d'aplomb l'organisme ébranlé par le drame, la prison, le procès... et la propagande me retrouvera pour servir notre cher idéal libertaire.

Et en parlant, ses yeux s'animaient malgré la fatigue, son front se redressait fièrement. On la sentait prête à la lutte.

Ah ! les radicaux et les républicains du Bloc des gauches se font des illus- tions si s'imaginent que la chère pé- tite militante fera leurs jeux pour leur sale cuisine électorale. Contre les gens d'Action française, elle le fut en anarchiste qui combat toutes les autorités et, par conséquent, avant tout, la forme la plus brutalement oppressive de l'appareil gouvernemental : le royalisme. Mais, si elle a accepté, contre les camelots du Roi, le témoignage de certaines braves gens, parmi les vieux républicains, elle n'oublie pas que la République bourgeoise est, suivant la forte expression qu'on lui a tant reprochée durant le procès, « une orgresse au mufle taché de sang ». Non ! elle n'oublie pas Fourmies, Courrières, Ville- neuve-Saint-Georges, l'assassinat du petit Lornes, de Bérardie. Elle sait que Cottin, Gaston Rolland, Bouvet et tant de camarades sont en prison. Et son premier souci, en retrouvant la liberté, est de se rendre utile pour les sauver, d'oeuvrer pour hâter l'émancipation des travailleurs, leur affranchissement du joug capitaliste et de la tutelle politi- cienne.

Contre toutes les autorités, contre tous les gouvernements, contre tous les partis, Germaine Berton luttera avec les anarchistes. Elle ne se laissera pas plus captiver par les uns qu'apprivoiser par les autres. La solidarité des anarchistes sera vigilante pour la préserver de tous les mauvais contacts, d'où qu'ils viennent, et pour lui faciliter les premiers pas qu'elle fait de nouveau dans cette vie si abruptement sociale.

Non, notre Germaine ne connaîtira plus les heures d'abandon. Elle ne doit pas revoir le visage grimaçant de la Mi- sère solitaire. Avec nous, chez nous, parmi les compagnons, elle trouvera à exercer, dans la paix, son activité de militante, son intelligence féconde. Et le souvenir de ce qu'elle a fait, porté par elle comme un diadème de force, nous éclairera sur la route douloureuse de l'Anarchie.

Après quelques jours de repos, elle viendra partager avec nous les heures de joyeux labouret. Mais déjà, hier, elle est venue passer une heure à l'imprimerie, dans la salle

de rédaction. Et, tandis qu'assise à la même table que nous, elle lisait la collection des premiers numéros du *Libertaire* quotidien, nous sentîmes une atmosphère de travail, de courage et de renouveau nous envelopper...

A l'œuvre, compagnons, pour l'Anarchie !

LE LIBERTAIRE.

qu'ils fassent attention

Un rédacteur du journal *l'Eclair* a interrogé M. Pujo, rédacteur en chef de l'*Action Française*, pour savoir ce que les royalistes pensaient de la sentence du jury, et quelles étaient les intentions des camelots du roi.

Et M. Pujo répond : «

Les mots sont incapables de traduire ma pensée. Et puis, à quoi bon parler ? Allez ! C'est bien inutile. C'est agir qu'il faut.

*Et comprenez-moi bien. Nous considérons ici, à l'*Action Française*, que la justice est refusée aux royalistes, parce que royalistes.*

C'est la constatation d'un fait. Inutile que je vous en indique la conclusion : elle s'impose.

C'est, et j'insiste là-dessus, c'est un scandale qui vient d'être commis ! Un scandale !

Les jurés ont donc pu être à ce point abusés ? Leur jugement inique autorise le crime ! C'est presque du sang qui recouvre leurs mains... Mais peut-être ces hommes n'ont-ils pas été assez éclairés ! Il est évident que le procureur général et le président ont manqué de courage. C'est qu'ils avaient surtout souci de courrir la police, — la police complice de l'anarchie...

La justice n'a pas vengé Plateau, Plateau sera vengé !

Depuis hier soir nous sommes prévenus des intentions des apaches royalistes. Nous savons que notre Germaine, sortie enfin des griffes monstrueuses de la justice, n'est pas hors de danger : QU'ELLE EST MENACE PAR LES CAMELOTS DU ROI.

Mais que ceux-ci prennent bien garde, et leurs chefs aussi qui se nomment Daudet, Maury et Pujo.

Non seulement nous saurons protéger la Justicière, mais nous prévenons ces courageux chevaliers que si quelqu'un d'entre eux touche à un cheveu de notre amie nous nous paierons largement sur leur peau, nous en faisons ici le serment.

La péroraison de la défense

C'est avec plaisir que nous relevons dans *l'Ere Nouvelle* la péroraison entière de la plaidoirie de M. Torrès et que nous la portons à la connaissance de nos lecteurs.

La voici :

...Et tu as pleuré, petite fille, intran- sigeante et fière, qui avais fait le sacrifice de ta vie à ton idée. Et maintenant, messieurs les jurés, je vous apporte ma conviction : acquittez-la.

Vous devez l'acquitter par tout ce qu'elle représente d'abandon, d'héroïsme et de misère. Vous devez l'acquitter pour tout ce qu'à-dessus d'elle a représenté ce procès.

Vos prédecesseurs, messieurs les jurés, ont acquitté Villain. Vos prédecesseurs, c'est vous-mêmes, car le jury est un comité de la République.

Vous savez ce qu'était Jaurès pour nous et quelle plaie saigne encore à notre flanc. Cicatrisez-la. Vous vouss pouvez.

L'homme qui a fini la guerre a dit, parlant des Français et des Allemands : « Un terrible compte était ouvert de peuple à peuple ! » Pour fermer ce compte, il faut une paix. Elle vaut ce que valent toutes les conventions humaines, mais c'est la paix.

Un terrible compte, messieurs les jurés, était ouvert depuis la mort de Jaurès, entre les bandes royalistes et la foue unanime et immense qui fait à sa mémoire un pieux cortège.

Pour fermer ce compte, acquittez Germaine Berton après Villain. Sinon, des deux cadavres étendus sur la dalle, vous proclamez que celui de Plateau était le plus grand.

Votre verdict condamnerait ces hommes pour qui, dans l'aube des temps meilleurs, se lève la religion de Jaurès. Pour eux, Jaurès serait frappé une seconde fois.

Pour que votre verdict soit apaisant, pour celle-ci et pour ceux-là, placez-le sous la tutelle de celui qui n'a pas attendu pour pardonner que les inspirateurs du meurtre aient ici désavoué l'assassin.

Qu'à-dessus des violences et des haines s'élève la grande voix de celui, qui, s'il n'était pas tombé face à la guerre, en avant des armées, eût sommé le décret de Valmy et jeté au monde le cri déchiré de la paix.

Paix pour tous, messieurs les jurés. Et, pour tous, justice. Je ne la glorifie pas.

Pour le sang d'une gloire mais pour que le sang cesse de couler, pour que Jaurès soit exaucé, que celle qui frappa pour le plus sincère outrage à sa mémoire, aille rejoindre Villain dans l'absolution et demain dans l'oubli.

Comment expliquer le secret de cette emprise ? Il y a d'abord la voix grave, ému- vante, qui a parfois la sonorité des cloches ; il y a cette tête puissante où tout est fait pour la lutte : les cheveux rudes qu'on dirait rejettés en arrière par la force de l'élan, le nez hardi qui a la courbe d'un cimier, la large bouche qui semble bondir à la suite des arguments, les poings qui se soulèvent et les lacent ; il y a enfin la chaleur d'une conviction sincère jusqu'à l'angoisse. Quoi qu'en ait, il vous saisit, vous roule, vous entraîne dans la fougue de son éloquence, tour à tour agressive, logique, profondément émue.

Lorsque pâli, la face ravagée, la sueur au front, la voix tremblante, il se retourne vers Germaine Berton pour l'apostrophe finale, toutes les poitrines se soulèvent et on entend un soudain frémissement. Le menton de la dure petite accusée frémît, les larmes jaillissent. M. Marie de Roux a couché sa tête robuste sur ses bras croisés. Deux des jurés pleurent.

Le Petit Parisien :

Houleuse encore lorsque M. Henry Torrès se lève, la foule est bientôt matée, muette, haletante. Il la prend et la pétrit dans ses poings de lutteur.

Comment expliquer le secret de cette emprise ? Il y a d'abord la voix grave, ému- vante, qui a parfois la sonorité des cloches ; il y a cette tête puissante où tout est fait pour la lutte : les cheveux rudes qu'on dirait rejettés en arrière par la force de l'élan, le nez hardi qui a la courbe d'un cimier, la large bouche qui semble bondir à la suite des arguments, les poings qui se soulèvent et les lacent ; il y a enfin la chaleur d'une conviction sincère jusqu'à l'angoisse. Quoi qu'en ait, il vous saisit, vous roule, vous entraîne dans la fougue de son éloquence, tour à tour agressive, logique, profondément émue.

Lorsque pâli, la face ravagée, la sueur au front, la voix tremblante, il se retourne vers Germaine Berton pour l'apostrophe finale, toutes les poitrines se soulèvent et on entend un soudain frémissement. Le menton de la dure petite accusée frémît, les larmes jaillissent. M. Marie de Roux a couché sa tête robuste sur ses bras croisés. Deux des jurés pleurent.

L'Eclair :

Une salle houleuse, grondante, avec les remous et le désordre des grandes assem- blées populaires. Des gens debout sur les bancs, des avocats accroupis dans le pré-

APRÈS LE VERDICT

Ce qu'en dit la presse

Le Quotidien :

Jusqu'au bout, Germaine Berton s'est montrée à ses juges telle qu'elle est : avec sa foi ardente, sa charité amère, ses faiblesses, toutes ses faiblesses, et son orgueilleuse obsession que, telle quelle, elle pouvait encore être une justicière.

Ses juges, cependant, l'ont déclarée non coupable.

Pourquoi ?

Ah ! il n'y a pas de mystère.

Parce que, se prononçant d'après leur conscience et non d'après des textes, ils lui ont reconnu l'excuse de la provocation.

Quelque regret qu'ils eussent de laisser sans aucune sanction le meurtre de Marius Plateau, ils ont acquitté Germaine Berton pour condamner l'*Action Française*.

Toute la moralité, la haute moralité du verdict est là.

Les gens d'*Action Française* s'efforcent, depuis des années, d'instaurer un régime de délation, de haine, de violence.

Ils écrivent avec du vitriol.

Ils discutent avec des malades.

Calomnieurs, empousseurs, assommeurs, ils créent autour d'eux une atmosphère où tous les gestes sont des coups, où toutes les pensées vont au meurtre.

Ils le savent.

Ils s'en font gloire.

Ils tirent orgueil de leurs provocations.

Mais, dans cette atmosphère, d'autres cerveaux se troublent, d'autres coeurs s'exaltent.

Et c'est ainsi que Marius Plateau est tombé en homme de main qui faisait courageusement la besogne de trois lâches coquins.

Le Figaro :

Les jurés ont acquitté Germaine Berton ; ils ont pris cette lourde responsabilité, d'un cœur léger sans doute. C'est peut-être plus qu'une erreur : c'est une faute, car demain les amis de Germaine Berton feront de la meurtrière une héroïne, et si les femmes étaient éligibles, ils soutiendraient sa candidature.

Le règne de Cain n'est pas près de finir ; une sorte de jurisprudence vient de s'établir. Après le crime passionnel, le crime politique est acquitté. « Tuer n'est pas répondre à une attaque », disait M. Torrès dans une forte plaidoirie, mais moi, absous toujours. » Et on a absous.

Le principe est posé. Il est bien grave.

« De quoi demain sera-t-il fait ? »

Le Gaulois :

L'assassin Delval, qui tua deux gendarmes et le chef de la police de Toulon, est monté samedi sur l'échafaud, en criant : « Vive Germaine Berton ! » Le jury de la Seine s'est rallié hier à l'opinion de ce bandit.

Sous le coup de quelle aberration des citoyens français ont-ils pu absoudre le plus odieux des crimes politiques, se préter avec une telle inconscience à la glorification de l'anarchie ? Je laisse aux spécialistes de la psychologie des foules le soin d'expliquer les raisons d'un tel verdict ; mais toutes mes forces d'homme attaché à l'ordre et à la civilisation, je le déplore.

Germaine Berton, ses amis et ses défenseurs ont transformé ce procès en apologie d'une doctrine qui vise à l'abolition de la société, à l'antériorité de la civilisation. Le jury de la Seine n'a pas compris qu'il avait la noble charge de l'ordre social, le devoir de se défendre lui-même contre ces théories exécrables, contre cette hystérie de la destruction. En innocentant Germaine Berton, il a donné une prime au bolchévisme. Dieu veuille que son aveuglement ne retombe pas sur lui et sur la société française !

Le Petit Parisien :

Houleuse encore lorsque M. Henry Torrès se lève, la foule est bientôt matée, muette, haletante. Il la prend et la pétrit dans ses poings de lutteur.

Un mouvement comme celui de l'*Action Française* ne peut se développer et acquérir une influence sérieuse qu'à la faveur de la guerre ; c'est pourquoi les gens de Maurras ne parlent que de guerre : ils la préparent, la provoquent et, quand elle est déchaînée, ils ne songent qu'à la faire durer.

En temps de paix, leurs matraques semblent un peu rudes aux épaules républicaines. Et le verdict d'hier est, au fond, un verdict de justice. Après le rappel des textes provocateurs immémoriaux, il était impossible, en équité, de condamner.

en toute tranquillité dans une gloire infinie.

En acquittant Germaine Berton, le jury de la Seine, composé, ne l'oubliions pas, en grande majorité de petits bourgeois, lecteurs de feuilles incloses ou opportunistes, a marqué nettement sa réprobation, tout d'abord contre les doctrines du royalisme, et ensuite et surtout contre les agissements d'une poignée de factieux mettant la violence en action, et ne se servant hypocritement des ressources mêmes que leur offre le régime — administration, magistrature, police — que pour mieux le combattre, le saper et le détruire.

La Victoire (G. Hervé) :

Voilà des gens qui sont les apologistes frénétiques de la violence. Ils portent la responsabilité morale de l'assassinat de Jaures. Ils ont sur la conscience le sac des laiteries Maggi aux heures inoubliables de la mobilisation. Pendant la guerre, ils ont été à peu près les seuls en France avec certains extrémistes du défaitisme et du bolchevisme à s'asseoir sur l'union sacrée. Depuis la guerre, leur moyen de pôle-mique habituel a été l'outrage et la grossièreté à l'égard de tous ceux qui ne pensent pas comme eux ; des paroles, ils ont voulu passer aux actes. Sac de l'imprimerie de l'*Œuvre*, voies de fait sur Marc Sangnier, Moutet, Violette et autres adversaires politiques ; on avait l'impression d'un commencement de terreur blanche. Germaine Berton ne fait ni une ni deux ; elle entre à l'*Action Française* pour tuer Daudet, ou Maurras, c'est-à-dire une des deux têtes de la maison. Ne pouvant atteindre la tête, elle frappe le bras, Plateau, le chef de l'organisation de combat quasi militaire des camelots du roi. Que vouliez-vous que le jury réponde, quand on vient déballer devant lui toutes les violences de l'*Action Française*? Il répond tranquillement : « L'*Action Française* a cherché ce qui lui est arrivé. Quiconque se sert de l'épée péira par l'épée ! »

L'Action Française :

La sanction légale est donnée à l'assassinat de Plateau. La grue a tué le héros. Elle l'a abattu. Elle ne s'est pas rendue coupable d'un assassinat. Elle a bien fait et très bien fait. Les gros mots du requérant n'y changent rien. Le jury a dit la loi. Germaine Berton est innocente ; mot à mot, elle n'a nui à personne, elle n'a fait aucun mal.

Par là même, un encouragement est donné aux imitateurs et aux imitatis. Selon la formule du cœur timbré que l'avocat général a écouté si pieusement, ces messieurs et ces dames n'ont qu'à revenir chez nous, tous les jours, à tous les étages, et à tirer dans le tas. C'est permis, c'est même recommandé. La prochaine fois, on n'accusera pas. On décorera. Cela est promis implicitement.

La Liberté :

Hier soir, dans la nuit froide et pluvieuse, une femme vêtue de noir, le visage dissimulé sous ses longs voiles de deuil, s'acheminait lentement vers une église. La maison de Dieu n'est-elle pas le refuge suprême de ceux qui ont trop souffert, de ceux qui ont tout perdu ? Elle entra, d'un pas hésitant, et se dirigea vers l'autel où scintillaient les cierges.

Cette femme en deuil, cheminant sous le ciel glace, c'était Mme Plateau. Elle allait prier pour son fils mort. Frappée par l'injustice des hommes, elle venait demander au Dieu juste d'apaiser le tumulte de son cœur, afin qu'il restât sans révolte et sans haine.

Au même instant passait, dans un vacarme joyeux, une voiture illuminée. A l'intérieur, une femme, jeune encore, quelque son visage ne reflétait nulle jeunesse, souriait à ses compagnons de plaisir. Elle allait, radieuse, des bouffées d'orgueil lui montant au cœur, meler sa joie neuve à l'ivresse de la fête nocturne.

Cette femme, c'était Germaine Berton qui partait réveiller.

L'Internationale :

Le bloc des gauches aurait tort d'expliquer, comme il l'a fait durant le procès et comme il le ferai demain, l'affaire Berton.

Outre que cette exploitation politique ne doit guère satisfaire les anarchistes, elle pourrait se retourner contre ceux qui l'enfreignent.

Les verdicts d'accusation de ces dernières années montrent, en effet, que le précaire de la loi dans les rapports sociaux et politiques.

Il n'y a plus qu'à passer de la phase stérile de la violence individuelle à celle de l'action révolutionnaire organisée.

Contre les salétés policières

Le camarade Adrien Bonneau, do Tous, ayant été mis en cause au cours d'une audience de la cour d'assises et ayant été présent par l'accusation comme un calomniateur de Germaine Berton, vient de faire parvenir à notre amie la lettre suivante :

Paris, 25-12-23.

Chère camarade Germaine,
Je salut avec joie ta libération ; j'aurais voulu te voir et te parler avant de quitter Paris, et après-midi à 2 h. 30, mais les copains du *Libertaire* me disent de pas savoir où tu habites aujourd'hui, c'est pourquoi ne pouvant te voir je te laisse ce mot en te priant de bien vouloir y répondre le plus tôt possible pour que je sache ton avis sur le passage du rapport Ballerat, me concernant.

Réponds-moi en toute conscience, si tu me crois capable d'une pareille lâcheté.

Des mercredis soirs, après avoir vu les journaux, j'écrivis à Torres en protestant énergiquement contre un pareil mensonge ; je lui affirmai que j'étais à sa disposition pour témoigner en assises. Or, ma lettre se croise avec la convocation à venir témoigner le vendredi matin. J'arriverai au Palais de justice.

Samedi, en fin d'audience, il restait un certain nombre de témoins à entendre, dont j'étais, mais qui ne furent pas entendus. Torres y ayant renoncé, M^e de Roux ayant utilisé la calomnie de Ballerat me, concernant, j'avais décidé d'écrire, d'accord avec Colomer, au président des assises afin d'être appelé à la barre lundi matin ; mais au préalable — sur avis de Férandel — je consultai Torres, qui me déconseilla d'agir de la sorte dans l'intérêt de la cause. Voilà toute la vérité, à tel maintien de me juger. Pour moi, c'est seulement ton jugement qui compte. Tu comprendras ma tristesse s'il restait le plus petit doute sur moi dans ton esprit.

Dans l'espoir que tu voudras bien me fixer au plus tôt, reçois, chère camarade Germaine, mes fraternelles salutations.

Adrien BONNEAU.

Germaine Berton n'a jamais douté de la camaraderie et de la loyauté de Bonneau. Elle tient à le faire savoir publiquement.

J.-LOUIS LAEROL.

Notre "Sectarisme"

Il m'arriva souvent d'exposer nos théories libertaires à des gens qui n'épousaient pas nos conceptions. Tous, à quelque nuance de l'arc-en-ciel politique qu'ils appartenissent, se trouvent d'accord pour reconnaître la rédoubeuse beauté de notre idéal.

« Mais, me disaient-ils, comment se fait-il que vous êtes tous si intransigeants ? Pourquoi vous, qui rêvez d'entente fraternelle, n'arrivez-vous pas à vous entendre avec les autres groupements d'extrême-gauche ? Pourquoi êtes-vous tant sectaires ? »

..Et voilà, le grand mot était lâché ! Les anarchistes se voyaient irrémédiablement accusés de sectarisme.

C'était, il est vrai, la seule excuse que ces gens trouvaient à leur absence de lutte que nous menions contre tous les libertaires et leurs détruire.

D'autres fois, discutant avec des membres du P.C. (pas avec les chefs, car ce serait être pour trop naïf que d'espérer de la simple bonne foi des manitous), échangeant des idées avec les simples adhérents, nous étions en complet accord sur les bases de la société actuelle. Nous étions à déplorer unanimement que le peuple, placé si mal sa confiance qu'il en vint à être l'adulateur de ses bourreaux. Mais, sitôt que j'esquissai une critique sur les « leaders » moscovites, cela n'allait plus du tout !

C'est dommage, me disait un de ces cotisants du grand parti des Masses, que tous les militants anarchistes soient si virulents envers nos chefs ! Je reconnais, certes, qu'il y a des politiciens parmi nous, mais je ne vais pas à l'U.A. parce que vous êtes imbus de trop de sectarisme étroit. »

Et la légende se continue : Tous les anarchistes — et surtout ceux du *Libertaire* — sont des sectaires.

Il faut reconnaître que nous faisons montre d'un rigorisme intransigeant dans tout ce qui constitue le domaine des idées et des faits sociaux.

Je veux bien admettre que nous ne sommes pas toujours des voisins commodes pour les partis d'extrême-gauche : nous ne laissons passer aucun scandale, aucune iniquité : nous ne tolérons aucune manœuvre et nous dénonçons toutes les fourberies commises au nom de l'intérêt du prolétariat. Mais, s'ensuit-il forcément que nous soyons pour cela des sectaires ? Je ne le pense pas !

Nous reconnaissions parfaitement à qui-conque le droit d'avoir une opinion opposée à la nôtre. Nous nous inclinons toujours devant la sincérité d'un homme — fût-il notre adversaire politique — mais, à cette seule condition, qu'il soit réellement sincère.

Ce que nous ne pouvons admettre, c'est qu'on transige avec ses principes ; c'est que l'on compose avec son idéal ; c'est que les actes d'un homme soient en désaccord total avec les idées qu'il prétend professer.

Nous sommes adversaires, ennemis même, de toute force d'exploitation de l'homme par l'homme ; et la forme d'exploitation qui nous paraît la plus vil et la plus odieuse : c'est l'exploitation morale.

Qu'une iniquité soit commise, qu'un scandale nous apparaisse : nous nous impressionnons de la faire connaître à tous, sans nous soucier si l'un des nôtres se trouve mêlé à l'histoire.

Aussi, sommes-nous très mal vus par ceux qui, lorsqu'une infamie pourraît, par sa publication, éclabousser un militant de leur parti, préfèrent que tout se passe « en famille ».

Nous exécrions ceux qui dénoncent les crimes des gouvernements bourgeois et qui se taisent devant ceux commis par les gouvernements appartenant à leur secte politique. Nous dénonçons tous leurs crimes, toutes leurs turpitudes, tous les actes d'arbitraire ; car nous sommes contre tous les états (tricolores ou rouges) qui sont, par essence, des attentats permanents contre la liberté.

Quand un état bourgeois met à mort ou fait emprisonner ses adversaires, nous le qualifions de gouvernement criminel, nous disons que le gouvernement rouge est un criminel au même titre lorsqu'il en fait autant.

Nous avons transformé le *Libertaire* hebdomadaire en un quotidien, parce que nous estimons qu'aucun journal de gauche ou d'extrême-gauche ne possède assez d'indépendance ; que tous n'ont qu'un seul but : servir à des fins politiciennes.

Nous sommes contre tout parlement, parce que les faits nous ont démontré que c'est un milieu de corruption et qu'il est impossible de transformer la société par un bulletin de vote. Et nous disons que tout parti qui fait appel au bulletin de vote est un parti contre-révolutionnaire.

Nous considérons que le syndicalisme est le meilleur outil de lutte de classes et le facteur essentiel de la réorganisation économique de la société au lendemain de la révolution, et nous voulons délivrer le syndicalisme de la tutelle d'un parti dans lequel l'élément patronal est admis et qui n'a qu'un seul but : prendre possession du pouvoir politique et imposer ses conceptions mêmes par l'oppression et le crime (comme cela se passe à Moscou).

Nous sommes contre toute compromission. Nous voulons l'instauration d'une société fédérale libertaire au moyen de la révolution (seul moyen d'y arriver) et nous démasquerons tous les arrivistes et tous les fourbes qui, par leurs manœuvres et leurs ambitions, retardent l'écroulement du capitalisme.

Déségalisez des insultes, rebelles aux combinaisons ! Refractaires à toute autorité et insouciants de toutes les magistratures et de toutes les gendarmes ; nous arracherons les masques de tous les fantoches de la politique et nous projeterons la lueur vive du flambeau de la vérité sur toutes les faces de crapules, d'exploiteurs et de fourbes, ainsi que sur celles de leurs camarades.

Si c'est cela qu'on appelle du sectarisme, eh bien ! nous sommes des sectaires ! Mais nous nous honorons de l'être et nous le demeurons tant qu'il y aura des gens qui vivront de la misère des autres en les exploitant matériellement ou moralement.

Noël

On a donc réveillé. Des gens, avides de jouissances, se sont pressés dans les boîtes de nuit. Les riches ont dépensé là des sommes qui auraient suffi à faire vivre une famille pendant des semaines. Les moins riches ont dilapidé stupidement les quelques sous péniblement mis de côté. Et tous ont mangé, bu, chanté, dansé jusqu'au petit jour. Les uns ont découpé la dinde et décaloté les bouteilles poussiéreuses. Les autres, plus modestes, ont dégusté de vagues charcuteries et débouché de modestes pommeaux. Tous se sont couchés vers le matin, l'estomac plein et la bourse vide.

Le réveil est plus triste. On a digéré (plus ou moins bien). La gueule de bois a remplacé le goût des exquises pâtisseries. L'homme se retrouve face à face avec la réalité. Il avait cru, la veille, déserté un peu la quotidienne existence. Hélas ! cela ne lui a servi qu'à retomber plus lourdement sur terre et à mesurer plus profondément la fragilité et la mortalité des plaisirs.

Il y avait cependant quelque chose de touchant dans la fête de Noël. Je ne parle pas, bien entendu, de son origine religieuse et de la légende qui l'entoure depuis les premiers temps de la chrétienté. Mais il y avait là une sorte de fête familiale qui réunissait jeunes et vieux autour de l'âtre, dans la chaleur douce d'une seule pièce... Oui, il y avait là quelque chose de touchant...

Mais encore, outre qu'il était gênant de penser aux fables enfantines dont s'entoure Noël, cette fête ne devait pas tarder à devenir une simple occasion de « faire la noce ».

Enfin, les événements ont semblé vouloir nous réconcilier avec Noël. Voici que Germaine Berton, notre chère Germaine, nous est rendue pour la soirée séculaire. Pour une fois la justice — si justice il y a sur terre — a été rendue. Et, comme l'écrit *l'Ère Nouvelle* : « Ce n'est pas la violence qui sort glorifiée en Germaine Berton, c'est la justice immuable. »

Les douze hommes qui avaient en leurs mains le sort de notre petite amie n'ont pas osé ne pas nous la rendre. Beaucoup d'entre eux possédaient sans doute de belles jeunes filles de vingt ans qui les attendaient ce soir-là pour l'antique fête familiale ; ils ne pouvaient pas, ces pères, laisser dans sa prison l'enfant héroïque qu'ils devaient juger. Elle avait droit, elle aussi — elle, surtout — à une place parmi ses camarades. Elle l'a eue.

Et pourtant... Et pourtant... comment aurions-nous pu être joyeux, nous, en pensant à tous ceux qui demeuraient dans les geôles ?

Oh ! les Noëls de *Prison 1*. Les cloches qu'on entend à travers les murailles sombres, les souvenirs qui se pressent en foule à la mémoire, le Passé libre qui nous remonte à la bouche... On pense aux vieilles fêtes, à la vie heureuse d'antan, et, lorsque l'on revient à soi, c'est la cellule noire badigeonnée de chaux et de coalter, suintant l'humidité et la tristesse... C'est la réclusion terrible, c'est la mort lente et sûre.

Toutes les prisons connaissent leurs Noëls. Ici, c'est la *Petite-Roquette*, où des enfants apprennent le vice et la rouerie. Relevé de passé... Le verrou grince dans la serrure... Le gardien entre et vous jette un morceau, un tout petit morceau de pain d'épices. C'est une dame qui a donné cela pour les détenus. Ceux-ci, surpris, mangent en silence et cette fois, c'en est trop, une larme coule sur leur joue bleue... Où sont-elles donc les réunions de Noël où la mère caressait l'enfant et lui donnait le gâteau fait à la maison ?...

Et, petits et grands, les détenus sont tristes. Ils espèrent pourtant en de lointaines amitiés et de problématiques libérations... Ils espèrent...

Mais ceux qui sont là-bas, bien loin, vers les Guyanes ? Ceux que l'autorité des individus a relégués pour toujours en marge de la vie humaine ? Combien immense doit être leur amertume ?...

Nous ne les oubliions pas, toutefois. Nous pensons à notre cher Cottin, à Gaston Roland, à Jeanne Morand, à Juvinis... à tous ceux qui ont donné en holocauste leur vie et leur liberté. Nous pensons à tout ce qu'ils ont souffert et souffrent loin de leurs camarades.

Nous les attendons.

GEORGES VIDAL

Aux sympathisants

Tous les grands quotidiens vivent de combinaisons plus ou moins louches ou de publicité financière et commerciale.

Le *Libertaire* ne peut compter sur aucun de ces moyens.

Les Abonnements, constituant la seule ressource véritable de notre journal, le devoir de tous les sympathisants est de faire des sacrifices pour souscrire un Abonnement dont le prix, à partir du 9 janvier, sera élevé comme suit :

Pour la France :
3 mois 18 fr. au lieu de 13 fr.
6 mois 32 fr. au lieu de 25 fr.
Un an 64 fr. au lieu de 48 fr.

Pour l'Extérieur :
3 mois 24 fr. au lieu de 22 fr.
6 mois 48 fr. au lieu de 41 fr.
Un an 96 fr. au lieu de 80 fr.

Les abonnements nous parviennent chaque jour nombreux (une centaine en moyenne). Il faut que, d'ici le 8 janvier, cette moyenne se maintienne ; il serait bon qu'elle fut dépassée.

Que chaque camarade fasse, en faveur de nos abonnements, tout l'effort possible.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

G'est le progrès

Sa Sainteté vient de faire installer la T.S.F. au Vatican afin de pouvoir donner, d'un seul coup, sa bénédiction à la chrétienté du monde entier.

Après les moulins à prières des bouddhistes, voici la bénédiction en série des chrétiens.

Confucius et Jésus doivent être fiers de leurs successeurs !

○○○

Leur mentalité.

Dans *Clarté*, on nous oppose froidement aux gens d'*Action Française*, en un parallèle qui mérite d'être relevé. Nous sommes, en effet, pour le chroniqueur de *Clarté*, « une poignée d'hommes crispés sur des idées qui ne furent jamais viables. »

A travers le Monde

ALLEMAGNE

REVOLTE DANS UNE PRISON DE BERLIN

Dans le numéro 31 du *Freie Arbeiter*, nous avons publié le compte rendu de dix-huit prisonniers (prévenus) sur les mauvais traitements endurés par des prisonniers faibles d'esprit.

Le camarade Victor Faenkel a envoyé, le 27 juillet, une réclamation au ministère de la Justice.

Le 9 décembre, il reçut une réponse du président du « Strappwollzingante ».

Elle contenait trois longues pages et se termine sur ces mots : « Il manque les preuves que les prisonniers furent maltraités ; je ne vois aucune raison de prendre les précautions ni les moyens de surveillance de service. »

Nous reviendrons sur les dépositions de l'administration.

LA DICTATURE MILITAIRE EN RHÉNANIE

Berlin, 23 décembre. — Les camarades de Bremen nous communiquent que, par ordre du commandant militaire du département, toutes les organisations ainsi que la Jeunesse et toutes les institutions et organisations du Parti Communiste ouvrier (K.T.P.D.) des syndicalistes et des anarchistes sont interdites.

De Remscheid (Rhénanie) nous parviennent la nouvelle que la F. A. U. D. anarchosyndicaliste est interdite par la police.

ESPAGNE

JALOUX DES LAURIERS DE POINGCARÉ !

Madrid, 25 décembre. — Un communiqué de la direction générale de la sûreté confirme la découverte d'un complot qui devait déclencher le 28 décembre un mouvement révolutionnaire communiste, simultanément en Espagne et au Portugal. Plusieurs arrestations ont été opérées dans les rangs communistes de Madrid, de Séville, de Palma-de-Majorque, de Saint-Sébastien, de Bilbao et dans divers centres miniers des Asturies. La police aurait saisi de nombreux documents qui auraient permis de constater que plusieurs organisations communistes seraient camouflées en sociétés sportives et qu'ainsi tout déniement aurait eu lieu à Séville une partie de football entre des équipes de communistes espagnols et portugais.

Le gouvernement dit que cette partie était uniquement un prétexte pour les Portugais pour venir à Séville conférer avec les communistes espagnols.

Le communiqué termine en disant que le résultat de l'enquête de la police espagnole a été transmis au ministre du Portugal à Madrid.

Tel est le texte de la dépêche de l'agence Havas qui nous parvient à l'instant.

Encore un grand complot qui, comme tous les précédents, se dégénère comme s'est dégonflé, en France, le grand complot contre la Rhur !

GRÈCE

IL ARRIVE ! IL ARRIVE !

Athènes, 25 décembre. — Le gouvernement a reçu aujourd'hui un télégramme de M. Venizelos, qui annonce qu'après longue réflexion il a décidé de se rendre à l'appel qui lui a été adressé. Il viendra en Grèce temporairement, afin de contribuer au règlement de la situation, mais il persiste dans sa résolution précédente de ne pas revenir sur la scène politique. M. Venizelos s'embarquera à Marseille le 29 courant ; il demande qu'aucune réception ne lui soit faite.

HONGRIE

QUAND ON CONSPIRE...

Budapest, 24 décembre. — Le tribunal a mis en liberté, contre une caution de 50 millions chacun, le député Ulan et le docteur Szemere, accusés, ainsi que d'autres détenus, d'une conspiration contre la sécurité de l'Etat. Un troisième accusé, l'ingénieur Bobula, dont la caution, en raison de sa qualité d'étranger, a été fixée à 250 millions, sera mis en liberté lorsqu'il aura

versé cette somme. Les débats de cette affaire commenceront le 7 janvier.

Ah ! ces complots, s'ils n'existaient pas dans la cervelle des gouvernements, il faudrait les inventer !

DES ARRESTATIONS

Budapest, 24 décembre. — La police a arrêté deux hommes qui avaient tenté, au commencement de l'été, un attentat contre le député libéral Rassay et c'e're un journaliste, M. Miklos. Un troisième, qui avait écrit des lettres de menaces au président de l'assemblée nationale, au préfet de police et à la légation française, a été également arrêté.

RUSSIE

LE « COURS NOUVEAU »

Ainsi que nous l'avions prévu depuis longtemps, le parti bolcheviste russe invoulument, c'est-à-dire fait machine en arrière. Il est en train de liquider les formes « guerrières » de son organisation pour passer à une véritable démocratie ouvrière, ainsi que l'écrivit elle-même l'*Humanité*, tout en enténébrant la question, afin que ses complaisants lecteurs n'y trouvent pas un démenti trop brutal pour leur foi.

Une conférence du Parti communiste russe aura lieu en janvier, afin de délibérer sur ce « cours nouveau », lisez : orientation nouvelle.

Nous ne citerons pas les fanatiques de la dictature sur les nécessités de la situation. Nous savons bien qu'un grand Etat comme la Russie ne peut pas faire indéfiniment cavalier seul.

Nous constatons simplement ce glissement vers la démocratie qu'on appelle encore ouvrière pour sauver la façade. Les autoritaires, qui ont galvaudé le soviétisme qui doit être du féodalisme pur, qui ont combattu déloyalement les paysans ukrainiens et Nekno, en arrivant à être obligés d'appliquer le programme de Kerensky, qu'ils ont renversé.

Mais puisqu'ils mettent de l'eau dans leur vin russe, pourquoi sont-ils si sévères pour les autres pays ?

Dans le Centre

INONDATIONS

UNE RIVIÈRE QUI QUITTE SON LIT

Dijon, 25 décembre. — La Brenne qui, à la suite de fortes chutes de neige et de pluies torrentielles, était montée de plus d'un mètre en douze heures, a quitté son lit cette nuit. Toute la vallée de Montbard est inondée, et les rues basses de la ville sont sous l'eau.

L'EAU QUI MONTE

Nevers, 25 décembre. — L'Yonne et le Beuvron en crue ont inondé de vastes étendues de terres près de Clamecy et dans le Morvan. L'usine électrique de Clamecy a suspendu la production du courant. Le pont Jean-Bouvet est submergé, ainsi que tous les quais.

La Loire est encore montée la nuit dernière de un mètre. La largeur du fleuve atteint deux kilomètres au confluent de la Loire et de l'Allier.

ET DEBORDE...

Auxerre, 24 décembre. — De fortes pluies et la fonte des neiges ont provoqué une crue rapide des cours d'eau de la région. L'Yonne a débordé ; à Auxerre, la crue a atteint ce soir son maximum, mais on craint de nouvelles pluies.

ET LA NEIGE...

Bourges, 24 décembre. — À Saint-Amand-Montrond, une forte chute de neige a causé la rupture de nombreux fils électriques supprimant la lumière dans plusieurs secteurs et interrompant les communications télégraphiques et téléphoniques.

Bonnieville, 24 décembre. — De grandes quantités de neige sont tombées en Haute-Savoie. La voie ferrée a été coupée aux Houches, entre le Fayet et Chamonix, par des avalanches. Le service ferroviaire est interrompu. Des équipes travaillent activement au déblaiement.

Deux personnes auraient été tuées par une avalanche, mais cette nouvelle n'est pas confirmée.

Sur la ligne d'Annemasse à Samoëns, un tramway s'est trouvé bloqué. A Saint-Jeoire et à Samoëns, la neige continue de tomber.

L'impossible harmonie

Des désordres sans fin, des conflits à répétition ; voilà les effets inévitables de l'organisation capitaliste ; voilà ce qui ressort des manifestations vitales du régime propriétaire.

De quelque côté que l'on tourne son regard, le servage, la misère restent le nerf mot du capital ; le producteur actuel tout comme le serf d'autan demeure attaché à la glèbe, et la terre devient chaque jour de plus en plus un immense bâton où viennent se meurtrir les corps, se dévoyer les esprits. Depuis cent trente ans que fut faite la Révolution, de quoi donc le peuple a-t-il bénéficié, sinon d'un accroissement de misère ? Quant à son ignorance, le fait de subir le milieu actuel prouve qu'elle est au moins aussi grande qu'aujourd'hui. Et les vies jetées au destin comme un défi pour réaliser un milieu plus humain, plus juste n'ont servi qu'à consacrer la plus odieuse des duperies : le brigandage propriétaire.

La division de la société en classes ou en castes ne peut détruire cet état de choses, il peut y avoir parfois des alternatives dans la gestion politique d'un pays, cela ne change pas grand chose. Le spectacle, en effet, reste toujours le même. Les castes royales, républicaines ou socialistes admettant la propriété : elles courbent à tour de rôle lorsqu'elles sont au pouvoir toutes les autres classes, tous les travailleurs.

La plus hypocrite de toutes est encore la caste socialiste, par ses spéculations sur l'ignorance et l'esprit révolutionnaire du peuple, car, en réalité, elle n'aspire à autre chose qu'à gouverner.

L'esprit de gouvernement, qui de volonté s'est traduit en actes, a envahi toute la vie ; une branche de l'activité humaine qui ne soit soumise à son contrôle, il est devenu le comptable de la vie sociale, le maître incontrôlé.

Il ne s'agit pas simplement — cela pour les chefs professionnels — de vouloir le Gouvernement ; faut-il encore pouvoir le conserver. Or, la forme gouvernementale admise, fictive, est parlementaire ; la réelle est financière. La force est une question d'espèces : elle se traduit en argent.

Le jeu de cet argent permet donc l'approbation : l'accumulation de la richesse sociale. D'où les puissantes compagnies financières : Banque de France, Banque de Paris et des Pays-Bas, etc. Comités des forges, des houillères, trusts des chemins de fer, des produits chimiques, etc..

La forme politique de ce gouvernement qui représente l'Etat — l'Etat qui à l'heure actuelle a un passif formidable — est sous la dépendance du capital. Ainsi à la féodalité aristocratique a succédé une autre féodalité en rapport étroit de l'esprit propriétaire d'un régime démocratique : la première sanctionnait l'omnipotence, l'infalibilité de l'Eglise, la deuxième a fait du veau d'or l'unique dieu et lui a tout subordonné. L'une a assassiné au nom d'une religion, elle a l'inquisition, des crimes sans nombre ; l'autre a à son actif les guerres coloniales et continentales modernes et a érigé la misère en principe gouvernemental.

Vitupérer de la sorte contre la politique et l'Etat émane d'intentions louables, mais là n'est pas tout le problème ; car la liberté d'action du parlement — lorsqu'il est de bonne volonté ! — s'arrête au moment où elle sape l'autorité du capital. La démagogie parlementaire a donc fait son temps ; nous l'avons toujours dénoncé. Plus que jamais les faits nous prouvent que l'acte révolutionnaire primordial doit être l'abrogation immédiate de la propriété imprudente.

Le problème social est un problème économique.

Que les travailleurs ne perdent donc pas leur temps à la conquête de réformes illusoires, ce qui les ferait se retourner dans un cercle vicieux. La politique a été absorbée, il y a longtemps, par le capitalisme, nous n'avons plus devant nous que des porteurs de coupons, que des actionnaires.

Tant que cette espèce existera, l'harmonie entre les hommes sera impossible ; et maintenant que nous avons un quotidien, ordonnances avec plus d'intelligence et de méthode notre action pour saper et détruire les puissances d'argent.

Bernard ANDRE.

Réunion du conseil d'administration

Les camarades administrateurs sont priés d'assister ce soir, à 8 h. 30, à la réunion qui se tiendra au lieu habituel.

— Mais il est trois heures, maman !

— Il sera trois heures dans dix minutes. La pendule avance.

— On sonna.

— C'est elle, dit Hélène Fabry.

Victor se leva vivement pour se réfugier dans l'embrasement de la fenêtre la plus éloignée de la porte.

Hermia, en entrant, l'aperçut et s'arrêta de son côté sur le seuil.

Il se regardèrent, et tout de suite le jeune homme reconnut la sourcille qu'il avait révélée.

Hermia était grande. Ses cheveux noirs, simplement partagés en banderoles, encadraient un front qu'on eût dit tracé par le compas tant il était pur de modèle : sur ce marbre uni, la pensée passait comme une lumière. Les yeux bruns avaient la limpideté des jeunesse sans tache. Le teint, pâle comme celui de toutes les Lyonnaises, se colorait à la moindre émotion. La bouche, aux lèvres un peu grosses, respirait la bonté. La taille, souple sans être frêle, l'aisance modeste des mouvements, tout dans cette jeune fille de vingt-deux ans, arrivée à son entier développement sans qu'un grain de poussière eût saisi sa blancheur, inspirait la confiance, le respect, le désir honnête. A sa vue, les mauvaises pensées seraient tombées, et les bonnes auraient trouvé pour s'exprimer une forme élégante.

Victor, de son côté, dans toutes les lettres qu'il recevait de sa mère, lisait le nom d'Hermia. Lui, n'avait pas eu besoin de poser des questions. De même qu'il n'y avait qu'une pensée dans le cerveau de la pauvre Hélène : son fils, de même il n'y avait qu'un événement dans sa vie : les visites de sa voisine. Et elle racontait ces visites dans leurs plus petits détails, terminant chacun de ses correspondances par un éloge enthousiaste d'Hermia.

Le jeune homme et la jeune fille désiraient également se connaître. Ces deux êtres, l'un confiné dans les étroitesse de la vie journalière, l'autre absorbé dans la recherche d'un idéal d'harmonie et de justice, communiaient avant de s'être vus par la sincérité, la pureté, le besoin d'aimer.

Le premier nom que prononga Victor après le départ de ses amis fut le nom de Mlle Chazal. Et il le redisa pour la troisième ou quatrième fois, en serrant dans ses mains les mains amaigries de sa mère.

— M. Chazal dîne à une heure. Ce n'est qu'à trois heures que sa fille est libre et peut monter ici.

— Je sais que vous avez été une fille pour ma mère.

Hermia leva sur lui son beau regard franc et mit ses mains dans les siennes.

A travers le Pays

A discours de M. Loucheur

A l'issue d'un gueuleton organisé par la Fédération républicaine du Nord, M. Louis Loucheur, ancien ministre, député du Nord, a cru bon, après avoir ouvert la bouche pour y glisser des mots succulents et variés, de prolonger cet exercice pour laisser tomber de cette même bouche des mots, qui, ajoutés les uns aux autres, forment ce qu'on appelle un discours.

Discours vide et lerne, comme tous les discours d'anciens ministres qui n'aspirent qu'à le redevenir.

Ayant passé en revue la question financière, la question religieuse, M. Loucheur parla de la « lutte des classes ».

Il se basa sur le « communisme » instauré en Russie, ne voyant ou ne voulant voir en ce régime que la « panacée » tant désirée par les travailleurs, comme si le communisme tel qu'il fonctionne en Russie pouvait être pris pour modèle.

Sur la question du logement, il faut dire, dit-il, construire pour les ouvriers cinq cent mille maisons en dix ans.

« Le désir de remplir la loi de la gaine de meure par les cris des enfants doit être réalisé. »

Ce refrain, nous l'avons entendu maintes fois, et nos bons républiques l'ont serré bien longtemps avant M. Loucheur.

En ce qui concerne les syndicats, ceux-ci devront s'assigner un but nettement professionnel. Des garanties d'ordres divers seront données au « travailleur honnête ».

Par cette expression, on devine de quelles : exploitation patronale suffit.

Puis quelques considérations sur les conditions d'usines, la participation aux bénéfices, les assurances sociales.

Enfin, il conclut :

« Oui, ayons un idéal, mais fondons-le sur des réalités et non sur de simples théories. »

« Donnons à chacun le goût de vivre. Que l'enfant, lorsque son cerveau s'éveille, n'aperçoive pas sur la route que l'ombre des souffrances, mais aussi la lumière du bonheur ! »

« Et maintenant, unissons nos cœurs en une pensée nationale. M. Poincaré pourra suivre la défense de nos droits ; tous, sénateurs et députés, nous avons ratifié cette politique. »

« C'est à cette politique, à M. Poincaré et à M. Millerand, que je vous propose de voter nos verres. »

« Vive la République ! »

Et les pommes de terre frites.

C'est toute la morale à tirer de ce discours, vide comme le crâne d'un politicien.

Contre la répression

Les organisations ouvrières révolutionnaires de Lille ont manifesté pour l'anniversaire de l'assassinat

L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

Les grèves

Les Musiciens. — La décision des musiciens a été appliquée avec succès. Les boîtes qui ont accédé à leurs revendications ont eu de la musique, les autres n'en ont pas eu.

Voici la liste des établissements à boycotter :

Groupe Aubert. — Aubert-Palace, Electric, Tivoli, Saint-Paul, Montrouge, Palais-Rochecourt, Gambetta, Paradis, Grenelle, Régina, Voltaire.

Groupe Fournier — Lutetia, Royal, Louxor, Capitole, Métropole, Féerie, Lyon-Palace, Belleville-Palace, Saint-Marcel, Le-courbe, Olympique, Kursaal de Boulogne.

Il faut y ajouter les firmes : Gaumont, Pathé, Aaron.

Le Syndicat donnera chaque jour la liste des maisons réfractaires. Il compte sur le public ouvrier pour l'aider.

Verriers de Courbevoie. — Le mouvement continue sans défaillance. Les grévistes ont tenu, hier, une réunion à La Garenne-Colombes.

Cuir et Peaux. — La situation est la même, avec ces jours de fête. Les ouvriers sont décédés.

Lithographie. — Les neuf dixièmes des patrons ont cédé. Le dernier dixième cédera aussi.

Livre. — Le Comité de grève va prendre des mesures contre les quelques maisons qui résistent encore.

Les cheminots révoqués

Le dernier congrès national des cheminots unitaires s'est occupé des révoqués. Un groupement a été constitué à cet effet.

Dans les milieux ouvriers, on oublie trop facilement que 25.000 camarades, les plus actifs, ont été congédies pour avoir affirmé le droit de grève.

L'opinion publique est ballottée par les événements d'actualité et ne pense plus aux victimes des grandes grèves qui semblaient annoncer un monde nouveau.

Certes, sur les 25.000 révoqués, beaucoup ont fait une rééducation professionnelle et voient leur horizon ailleurs que sur une voie ferrée, mais il y en a toujours, et c'est le plus grand nombre qui sont des déracinés et qui, pour vivre, ont fait mille métiers et ont connu mille misères.

Une injustice a été commise ; le droit de grève a été bafoué. Cela devrait suffire pour créer un grand courant d'opinion en faveur de la réintégration.

Alors que le trafic des réseaux augmente, que le personnel qualifié est insuffisant à tel point qu'on fait appel à la main-d'œuvre étrangère, que le matériel est mal entretenu, que les accidents sont fréquents, il y a toujours 25.000 professionnels qui sont à la porte parce qu'en un jour d'espérance révolutionnaire ils ont osé lever la tête.

Une classe ouvrière qui tolère cela n'est pas bien vigoureuse. La division et l'inaction vont-elles encore durer longtemps ?

CONTRE LA VIE CHERE

Un appel

Le Cartel unitaire lance l'appel suivant à ses organisations :

Camarades,

Les salaires des Administrations et des Services publics viennent de subir, à la Chambre, un sérieux échec.

Nos 1.800 francs sont repoussés.

Pouvons-nous accepter ce défi sans broncher ?

Nous ne le pensons pas. Si nous le faisons, nous abdiquerions toute dignité et à la fois nous donnerions une impression d'impuissance dont les Pouvoirs publics ne manqueront pas d'abuser.

Il faut donc que nous réagissions.

Nous ne savons pas encore si le Sénat se prononcera dans le courant de la semaine. Aussi bien, de deux choses l'une :

Ou il ne se prononcera pas et alors il convient que nous multiplions nos manifestations pour faire pression sur lui ;

Ou il se prononcera contre nous et alors il conviendra de manifester partout notre indignation et d'envisager avec l'ensemble des travailleurs des services administratifs et concédés les moyens d'obliger le Gouvernement à nous accorder nos 1.800 francs de plus en plus indispensables à notre existence.

Aussi, nous vous demandons d'organiser dans votre ville, pour le dimanche 30 décembre, un vaste meeting suivi, autant que possible, d'une grande manifestation.

Vous voudrez bien entrer en relation avec les différentes organisations adhérentes au Cartel Unitaire et, autant que possible, avec les organisations confédérées et les fonctionnaires, pour organiser en commun la manifestation.

Il faut agir tout de suite et ne pas remettre cela à une date ultérieure.

Le Secrétaire : Lartigue.

Pour les 1.800 francs

On le voit, nos camarades du Cartel Unitaire se démènent activement pour obtenir l'indemnité de vie chère de 1.800 francs. On peut dire qu'ils luttent sans trêve ni repos. Pourquoi sont-ils donc les seuls, pour ainsi dire, à se trouver dans la rue alors que cette modeste revendication intéresse tous les malheureux fonctionnaires ?

Le Cartel confédéré et la Fédération des fonctionnaires qui est autonome, ont été partisans aussi, à un moment, de faire des démonstrations.

La lutte contre la vie chère est un excellent terrain d'action commune. Et si les fonctionnaires : confédérés, unitaires, autonomes bataillent ensemble contre la misère qui les atteint tous, ce sera là un excellent prélude pour l'unité.

Le prolétariat des administrations ne peut pas oublier que le moment est aussi nécessaire que propice pour faire l'union

DES DEFIS !

Alors que la partie laborieuse de la population trime et végète, des restaurants de luxe ont affiché, à l'occasion du Réveillon,

des prix allant de 150 à 300 francs, sans comprendre les dépenses de vins fins et autres « suppléments ».

C'est un véritable défi lancé à la classe ouvrière. Le voilà bien, crûment étalé, le contraste social qui motive la lutte de classe.

Les parasites s'empiffrent, les producteurs se serrent la ceinture. Un régime aussi honteux va-t-il encore durer longtemps ?

EN PROVINCE

Les Cheminots d'Hellemmes (Nord) ont réclamé la réintégration des révoqués, les 1.800 francs, les 8 heures, l'unité sur la base de la Chartre d'Amiens et l'amnistie complète.

Les Cheminots de Don Sainghin (Nord) ont repoussé les aumônes gouvernementales et réclamé les 1.800 francs.

Les ouvriers de l'arsenal de Lorient ont parcouru les rues de la ville en réclamant les 1.800 francs.

A Versailles, le Conseil municipal a alloué une indemnité de vie chère de 1.100 francs à tout le personnel.

C'est un commencement.

Brochures confédérales

Le Bureau confédéral annonce pour paraire, en fin d'année, deux brochures sur le Congrès de Bourges :

1° Une Voix d'Allemagne, brochure de 24 pages contenant le discours du délégué allemand, avec une préface de Monnousseau :

2° De Saint-Etienne à Bourges, brochure de 48 pages relatant les discours de Cazals et de Monnousseau sur l'orientation.

Quelques commentaires s'imposent. Le Congrès a bien décidé l'impression du discours de notre camarade allemand, mais il n'était pas question d'une préface du vainqueur et tendancieux Monnousseau. Si ce commis du P. C. a trouvé une approbation au sujet dans les Beni-Oui-Oui qui l'enfournent, il n'en sera pas de même des organisations syndicales.

Les cotisations syndicales doivent être employées suivant les décisions des Congrès, et non pas au gré des intrus qui ne recherchent que la réclame personnelle et la pire de toutes les déviations du mouvement syndicaliste.

Que nos adversaires d'hier, les partisans des Ghildes, soient aujourd'hui convertis à notre point de vue, j'en suis très satisfait et je ne chanterai pas victoire ; je me félicite tout simplement d'avoir été tenace et je ne désespère pas, dans un bref avenir, de voir se réaliser d'autres conversions !

Autre chose, maintenant. Dans l'Humanité, le secrétaire des charpentiers en bois a passé un papier sur la dernière assemblée générale du S.U.B. ; c'est son droit, mais pourquoi cette manie d'alléger la vérité au bénéfice d'un point de vue tendancieux ?

Enfin, ça suffit. Le bureau du S.U.B. a remis les choses au point, en ce qui le concerne. Je ne vais relever que le passage suivant :

« Quelques affirmations plus ou moins gratuites furent apportées par Boudoux : « Teulade ne défend pas ici une tendance au syndicalisme ; il est l'homme d'un parti. » Ce qui fut l'occasion pour Vésine de lui crier : « Et toi ? » En effet, si des affirmations de ce genre pouvaient être faites, ce n'est certes pas par Boudoux, quand on connaît la position qu'il occupe au Liberto et là l'Union Anarchiste. »

En effet, j'ai reproché et je reproche à Teulade, à Nicolas et à leurs amis, mais particulièrement au premier, d'être exclusivement les serviteurs zélés de leur parti, le parti communiste, sans se préoccuper du mal qu'ils font au mouvement syndicaliste.

Question de tendances à part, s'il y eut un discours notable à Bourges, ce fut celui de Cazals. Nous sommes d'autant plus à notre aise pour en parler que l'orateur n'est nullement lié à nous.

Cazals à la tribune, content simplement ses démissions de Saint-Etienne à Bourges, ses rancœurs, au Bureau confédéral, et terminant honnêtement ainsi : « Oui, je m'en vais, j'en ai assez ! Je regrette pour le mouvement ouvrier que d'autres ne fassent pas le même geste. Je suis sûre qu'il y a de nombreux camarades qui ne comprennent pas qu'ils sont nuisibles à la C. G. T. U. et n'ont pas d'unité ouvrière ! »

Ces paroles dignes et fières mériteraient la dégradante promiscuité des balivernes creuses du versatile Arlequin qui croit que c'est lui la C. G. T. U. ?

En quel temps vivons-nous ?

LE NOËL DES PARISIENS

Une menace d'augmentation dans les Transports

Le Comité consultatif des transports en commun a donné un avis favorable à la proposition d'augmentation des tarifs des autobus et tramways. Il y a aussi une menace d'établir le tarif de 1^{re} classe à toutes les places, les dimanches et jours fériés.

Le Conseil général en discutera demain. On dit que le préfet de la Seine, M. Juillard, est adverse au relèvement des tarifs. Les conseillers socialistes et communistes et quelques autres combattent le projet. Mais l'assemblée départementale, dans sa majorité, est bien capable d'imposer à nouveau la classe laborieuse pour équilibrer son impossible budget.

Le pain est menacé, lui aussi, d'une nouvelle augmentation. Les aristis acceptent-ils de pareils cadeaux à l'occasion de Noël ?

Nous ne comprenons pas que les moyens de transports soient aussi chers pour les ouvriers de la Seine. A Lyon, par exemple, le voyageur a droit à quatre billets pour dix sous, ce qui lui permet d'aller travailler le matin, d'aller déjeuner chez lui, de retourner à son ouvrage et de rentrer le soir à la maison. Pourquoi n'avons-nous pas à Paris les mêmes avantages ?

Pourquoi, d'autre part, la T. C. R. P. ne délivrera-t-elle pas des aller et retour jusqu'à 9 heures comme le Métro et le Nord-Sud ?

La classe ouvrière, du compagnon en colère à l'élegant midinet, doit agir vigoureusement sur ce terrain comme sur d'autres

DANS LE BATIMENT

Une double réponse

En quinze jours, voici trois fois que je suis mis en cause par Noël et Teulade dans la Vie Ouvrière et l'Humanité.

Pour Noël, je n'ai rien à ajouter à la mise au point des syndicalistes-révolutionnaires espagnols publiée ces jours derniers par la Libre.

En ce qui concerne les affirmations tenaces de Teulade, il n'en est point de même. Voyons voir :

Dans la Vie Ouvrière de la semaine dernière, le leader des communistes politico-syndicalos a écrit à peu près ceci :

« Oui, Boudoux, les communistes pensent comme moi à propos des Ghildes : ils considèrent qu'elles sont des déviations du syndicalisme et de la lutte révolutionnaire, mais il suffit que les communistes pensent ainsi pour que certainement tu penses au contraire. »

J'ai l'avantage d'être un de ceux qui combattaient par la plume des Ghildes lorsqu'elle fut lancée dans les milieux ouvriers. Et cela dans une série d'articles intitulés : « Les Ghildes sont des déviations du syndicalisme. »

D'autre part, au S.U.B., en accord avec mes camarades charpentiers en fer, je fis opposition, soit au Conseil général, soit à plusieurs assemblées. Je fis combattre Apremont par les principaux militants du syndical et de l'U.S.T.I.C.A. et particulièrement par Teulade qui, à mon avis, considérait les Ghildes comme des moyens de réalisation et leur accordait toutes les vertus.

Aujourd'hui, comme hier et toujours, avec la section des charpentiers en fer, nous considérons les Ghildes comme des expériences du plus plat réformisme et comme la pire de toutes les déviations du mouvement syndicaliste.

Que nos adversaires d'hier, les partisans des Ghildes, soient aujourd'hui convertis à notre point de vue, j'en suis très satisfait et je ne chanterai pas victoire ; je me félicite tout simplement d'avoir été tenace et je ne désespère pas, dans un bref avenir, de voir se réaliser d'autres conversions !

Autre chose, maintenant. Dans l'Humanité, le secrétaire des charpentiers en bois a passé un papier sur la dernière assemblée générale du S.U.B. ; c'est son droit, mais pourquoi cette manie d'alléger la vérité au bénéfice d'un point de vue tendancieux ?

Enfin, ça suffit. Le bureau du S.U.B. a remis les choses au point, en ce qui le concerne. Je ne vais relever que le passage suivant :

« Quelques affirmations plus ou moins gratuites furent apportées par Boudoux : « Teulade ne défend pas ici une tendance au syndicalisme ; il est l'homme d'un parti. » Ce qui fut l'occasion pour Vésine de lui crier : « Et toi ? » En effet, si des affirmations de ce genre pouvaient être faites, ce n'est certes pas par Boudoux, quand on connaît la position qu'il occupe au Liberto et là l'Union Anarchiste. »

En effet, j'ai reproché et je reproche à Teulade, à Nicolas et à leurs amis, mais particulièrement au premier, d'être exclusivement les serviteurs zélés de leur parti, le parti communiste, sans se préoccuper du mal qu'ils font au mouvement syndicaliste.

Je suis un vieux collaborateur du Libertaire hebdomadaire et il paraît que pour ces raisons je dois la boucler. Tout doux, croyez-moi.

J'ai déclaré, à l'assemblée générale du S.U.B., que les ouvriers anarchistes étaient presque tous des syndicalistes de la première heure, car ils s'honorent d'être des courants d'idées et d'activité comme le syndicalisme. Dans la meilleure des hypothèses, il réglementera la liberté du syndicalisme, mais, en réalité, laissant de côté la métaphysique autoritaire, il lui fixera les limites qu'il jugera d'accord avec ses plans.

Il va sans dire que quiconque luttera pour la liberté d'action des syndicats, défendant le principe de la production aux producteurs et la consommation aux consommateurs, heurtera de front la volonté des dirigeants ; tant que cette révolution ne sera que platonique, elle sera tolérée ; mais, quand elle deviendra dangereuse, elle sera combattue par les moyens qu'emploient ordinairement tous les gouvernements : persécutions de tous genres.

Abandonnant le domaine purement théorique où je suis resté volontairement parce que ma besogne était moins facile, je puis maintenant citer quelques exemples : il n'est plus qu'une caricature de ce qu'il devrait être. Si, par contre, il gouverne réellement, aucune indépendance n'est possible pour personne, moins encore pour des courants d'idées et d'activité comme le syndicalisme. Dans la meilleure des hypothèses, il réglementera la liberté du syndicalisme, mais, en réalité, laissant de côté la métaphysique autoritaire, il lui fixera les limites qu'il jugera d'accord avec ses plans.

Il va sans dire que quiconque luttera pour la liberté d'action des syndicats, défendant le principe de la production aux producteurs et la consommation aux consommateurs, heurtera de front la volonté des dirigeants ; tant que cette révolution ne sera que platonique, elle sera tolérée ; mais, quand elle deviendra dangereuse, elle sera combattue par les moyens qu'emploient ordinairement tous les gouvernements : persécutions de tous genres.

Tout le monde a pu lire, dans les thèses de l'Internationale Communiste, que celle-ci

Syndicalisme et Gouvernement

Les gens de Moscou et leurs partisans soutiennent qu'ils n'ont pas mis, ni ne veulent mettre le syndicalisme en tutelle, au point de vue ouvrier.

Pour Noël, je n'ai rien à ajouter à la mise au point des syndicalistes-révolutionnaires espagnols publiée ces jours derniers par la Libre.

En ce qui concerne les affirmations tenaces de Teulade, il n'en est point de même. Voyons voir :